

daient comme sacrifiée. Tandis que la perfidie des autres officiers, celle du consul tout le premier, effrayait et rejetait dans la résistance les villes et les chefs de partis d'abord enclins à se soumettre, il avait su, lui, amener à composition l'un des meilleurs capitaines phéniciens, Himilcon Phaméas, qui passa aux Romains avec deux mille deux cents chevaux. Enfin, exécuteur des dernières volontés de Massinissa mourant, il avait partagé le royaume numide entre ses trois fils, *Micipsa*, *Gulussa* et *Mastanabal*; et rencontrant dans le second un cavalier digne en tous points de son père, il l'avait amené aux Romains avec tous les cheveu-légers numides. Cette arme était celle qui, justement, faisait défaut au corps expéditionnaire. Éléphant de sa nature, mais marchant ferme et droit devant soi, il rappelait son père légitime bien plus que son père adoptif : l'envie se taisait à son sujet; et son nom, à la ville et au camp, était dans toutes les bouches. Le vieux Caton lui-même, si parcimonieux qu'il fût d'éloges, très-peu de mois avant de mourir — (la mort le prit vers la fin de 505, et il ne vit pas s'accomplir la destruction de Carthage, ce grand souhait de sa vie) — Caton, un jour, avait appliqué au jeune capitaine, et à ses camarades incapables le vers d'Homère bien connu :

« Seul, il a la sagesse; les autres s'agitent, ombres vaines! »

148. Au milieu de tous ces événements, l'année expirait, et le commandement allait changer de mains : toutefois le consul *Lucius Piso* (606) ne vint qu'assez tard à l'armée, *Lucius Mancinus* eut la flotte sous ses ordres. Leurs prédécesseurs avaient peu fait; eux, ne firent rien. Au lieu de suivre le siège ou de songer à détruire Hasdrubal, Pison s'amuse à l'attaque des petites

1 Οἷος πέπνυται, τοὶ δὲ σκιάι ἀίσσουσιν.

places maritimes phéniciennes : souvent il est repoussé. Clupéa, par exemple, lui résiste avec succès, et après avoir perdu tout l'été devant *Hippone Diarrhytos*, après y avoir eu deux fois son matériel de siège brûlé devant les murs de la ville, il est contraint à battre honteusement en retraite : pourtant il prend *Néapolis*; mais trahissant sa parole, il laisse piller la ville, et ce manque de foi n'est rien moins que favorable à la cause des Romains et à leurs armes. Le courage des Carthaginois grandit. Un cheik nomade, *Bithyas*, leur arrive avec huit cents chevaux : leurs envoyés entrent en pourparlers avec les rois de Numidie et de Mauritanie; ils nouent même des intelligences avec le faux Philippe en Macédoine. Peut-être que sans les discordes du dedans (Hasdrubal l'émigré, suspectant l'autre Hasdrubal qui commandait dans la ville, à cause de son alliance avec Massinissa, le fit tuer en plein Sénat) : peut-être que sans ces dissensions, plus funestes encore que les armes romaines, les affaires de Carthage auraient pris meilleure tournure.

Quoiqu'il en soit, on voulut à Rome mettre un terme à une situation qui engendrait des périls, et l'on recourut aux grands et exceptionnels moyens. Un seul homme jusque-là était revenu avec honneur des plaines Libyques, au cours de la présente guerre : son nom même le désignait pour le généralat. On mit de côté l'observation exacte de la loi : au lieu de l'édilité qu'il sollicitait, Scipion Emilien fut promu au consulat avant le temps; et par décision spéciale, il reçut le commandement suprême de l'armée d'Afrique. A l'heure de son arrivée à Utique (607), il trouva les choses gravement compromises. L'amiral romain Mancinus, à qui Pison avait nominalemeut confié la continuation du siège de Carthage, se postant en face de la ville extérieure de Magalia, du côté de la mer, là où l'accès était

Scipion Emilien.

147 av. J.-C.

le plus difficile, y avait occupé un rocher escarpé, à peine défendu, loin des quartiers habités. Il y avait concentré presque tout son monde, assez peu nombreux d'ailleurs, dans l'espoir de pénétrer dans Magalia de vive force. Déjà les assaillants avaient poussé jusque au-delà des portes ; déjà toute la tourbe du camp accourait en masse alléchée par l'envie de piller, quand un effort des Carthaginois les refoula dans leurs positions, où ils se virent presque enfermés, sans munitions, et courant les plus grands dangers. Pour les tirer d'affaire, Scipion, à peine débarqué, envoya d'Utique et par mer sur le point menacé les légionnaires et la milice qu'il avait amenés avec lui : il réussit à les dégager tout en se maintenant en possession de la hauteur : cela fait, il se rendit au camp de Pison, y prit le commandement de l'armée et la ramena vers Carthage. Profitant de son absence, Hasdrubal et Bithyas avaient aussitôt porté leur camp sous les murs même de la ville et renouvelé l'attaque du rocher ; mais Scipion, revenu à temps avec son avant-garde, empêcha leur tentative d'aboutir. Alors le siège recommença cette fois plus sérieusement. D'abord, le général purgea le camp de toute la cohue inutile des cabaretiers et vivandiers, et ressaisit d'une main ferme les rênes abandonnées de la discipline. Les opérations militaires reprirent une plus vive allure. Dans une attaque de nuit contre la ville extérieure, les Romains, du haut d'une tour d'approche, qui les mettait de niveau avec les murs, abordèrent les créneaux et ouvrirent une poterne par où toute l'armée passa. Les Carthaginois abandonnèrent Magalia, leur camp devant les portes, et mirent Hasdrubal à la tête des trente mille hommes de garnison qui restaient à l'intérieur de la place. Celui-ci, pour débiter par un acte d'énergie, fait ranger tous les prisonniers romains sur les murailles ; là, sous les yeux des assiégeants, les

malheureux sont martyrisés cruellement, puis, précipités dans le fossé : quelques citoyens osent-ils blâmer et élever la voix, la terreur est inaugurée et leur impose silence. — Scipion, après avoir refoulé l'ennemi dans le corps de place, veut maintenant le couper de toutes ses communications avec le dehors. Il installe son quartier général sur l'isthme qui relie la presqu'île de Carthage avec la terre ferme : en vain les assiégés s'efforcent de le gêner dans ses travaux, il construit son camp fortifié sur toute la largeur du terrain, et enferme complètement la ville de ce côté. Pourtant il entraine encore dans le port quelques navires de ravitaillement, tantôt hardis marchands qu'attirait l'espoir du lucre, tantôt vaisseaux de Bithyas, qui de Néphèris, à l'extrémité du lac de Tunès, profitait de tous les vents favorables, pour envoyer quelques approvisionnements dans Carthage. Si dures que fussent les souffrances des autres habitants, la garnison recevait encore des rations suffisantes. Alors Scipion éleva dans le golfe à partir de la langue de terre qui le séparait de la mer une digue en empierrement de 96 pieds de large, pour bloquer hermétiquement l'entrée du port. La ville semblait perdue du moment qu'il devint certain que cette construction, dont les Carthaginois s'étaient moqués d'abord et qu'ils avaient jugée impossible, allait cependant s'achever. Mais les surprises se succédaient à l'envi. Pendant que les Romains travaillent à leur môle gigantesque, les assiégés travaillent aussi jour et nuit, pendant deux mois, dans l'intérieur du hâvre, sans qu'il soit donné aux Romains d'apprendre par les transfuges quel est le but de tant d'efforts. Déjà ils se croient les maîtres de l'entrée obstruée du port, quand soudain cinquante trois-ponts, des bateaux, des canots en nombre immense s'élancent dans les eaux du golfe. Pendant que l'ennemi fermait l'ancienne passe du sud, les assiégés creusant un canal du

côté de l'est, s'étaient ménagés une nouvelle issue, là où la profondeur de la mer ne permettait pas de combler les accès. Si au lieu de venir parader seulement en vue des assiégeants, les Carthaginois s'étaient hardiment jetés sur la flotte romaine, à moitié désagrée et non préparée à la lutte, c'en était fait de celle-ci : quand ils revinrent trois jours après, offrant la bataille, les Romains étaient sur leurs gardes. Le combat resta indécis : mais en voulant rentrer les navires carthaginois se serrèrent et se choquèrent : le dommage causé par leur fautive manœuvre équivalut à une défaite. Scipion dirigea alors ses attaques contre le quai extérieur du port, en dehors de l'enceinte de la ville. Il n'était que faiblement défendu par un rempart de terre. Les machines sont dressées sur la langue de terre, et la brèche est rapidement faite. Alors les Carthaginois, avec une audace incroyable, de traverser à gué les bas-fonds, de se jeter sur les engins de siège, de chasser les soldats qui les gardent : ceux-ci s'enfuient à toutes jambes, au point que Scipion accouru avec ses cavaliers, donne ordre de frapper sur eux sans merci. Les Carthaginois par ce succès avaient gagné du répit; mais Scipion fait rétablir ses machines détruites, incendie les tours de bois qu'on lui oppose : il est maître enfin du quai et du port extérieur. Puis il construit sur ce point une muraille égalant en hauteur l'enceinte de la place. A dater de ce moment, le blocus est complet et par terre et par mer, car, ainsi qu'on l'a vu, on ne pouvait arriver au second port qu'en traversant le bassin du premier. Pour assurer davantage encore ses positions, le consul fait attaquer par *Gaius Laelius* le camp de Néphèris, que commandait *Diogène*. Une ruse de guerre heureuse le fait tomber dans ses mains : les masses qui s'y étaient renfermées sont ou tuées ou capturées. L'hiver venu, le Romain suspend ses opérations : à la faim, aux maladies d'achever l'œuvre com-

mencée. Les deux « fléaux de Dieu » travaillèrent puissamment à leur mission dévastatrice. Aussi, bien qu'il n'eût cessé ni ses fanfaronades ni ses débauches bruyantes, Hasdrubal, quand s'ouvrit le printemps (608), n'était-il plus en état de résister à l'assaut que les Romains préparaient contre la ville. Il incendia les ouvrages du port extérieur et se tint prêt à repousser l'ennemi du côté du Côthon ; mais *Laelius* escaladant la muraille mal défendue par des soldats que la faim avait épuisés pénétra jusqu'au bassin intérieur. La ville était gagnée : le combat ne prit pas fin pourtant. Les assiégeants occupèrent en force le marché qui touchait au petit port, puis s'engagèrent dans les trois rues étroites montant de là vers Byrsa. On avançait lentement, pied à pied, emportant l'une après l'autre les maisons à sept étages, garnies de monde et défendues comme des citadelles. Le soldat se frayait sa voie d'édifice en édifice par les toits contigus, ou sur les poutres jetées d'un côté à l'autre des rues ; il tuait tout ce qu'il rencontrait devant lui. Six jours durant se continua cette lutte effroyable, lutte de destruction et de mort pour les habitants, et, souvent aussi, pleine de dangers et de détresse pour le vainqueur : enfin l'on arriva au pied du rocher escarpé de Byrsa : Hasdrubal s'y était réfugié avec les troupes qui lui restaient. Pour se faire de la place, Scipion fit brûler toutes les rues conquises par ses légionnaires, et aplanir tous les décombres. Dans cet incendie périt misérablement la multitude non habile à porter les armes et se cachant au fond des maisons. Alors tous ceux qui restaient entassés dans la citadelle demandèrent merci. La vie sauve leur fut promise ; ils sortirent et se présentèrent devant le vainqueur, trente mille hommes et vingt-cinq mille femmes en tout : ce n'était pas la dixième partie de la population d'autrefois. Seuls, les transfuges de l'armée romaine

446 av. J.-C.

Prise de Carthage.

(on en comptait neuf cents) avec Hasdrubal, sa femme et ses deux enfants avaient cherché asile dans le temple d'*Eschmoun* (l'*Esculape* phénicien); pour eux, pour les déserteurs, pour les assassins des prisonniers italiens, il ne pouvait y avoir de quartier. Tout à coup, affamés et épuisés, les plus décidés d'entre eux mettent le feu au sanctuaire : Hasdrubal a peur en face de la mort, et s'enfuyant tout seul, il va se jeter aux pieds du consul et supplie pour qu'on le laisse vivre. Scipion exauce sa prière : mais quand sa femme, du haut du toit où elle s'est réfugiée avec ses enfants et quelques débris de l'armée carthaginoise, l'a vu prosterné devant le vainqueur, son cœur se soulève en face de ce dernier outrage fait à la patrie tombée : fière et mère, elle interpelle son mari, lui crie « d'avoir bien soin de sa vie, » puis elle se précipite avec son fils dans les flammes. Le combat avait fini. — La joie au camp, la joie dans Rome fut immense : quelques nobles esprits parmi le peuple avaient honte pourtant du nouveau haut fait. Presque tous les captifs sont vendus en esclavage, d'autres périssent dans les cachots : les principaux, Bithyas et Hasdrubal, par exemple, internés en Italie comme prisonniers d'État ne sont point trop maltraités. Tout le mobilier, à l'exception de l'or, de l'argent et des *ex-voto* consacrés, avait été laissé en pillage aux soldats : on rendit aux villes de Sicile le butin retrouvé dans les temples et enlevé par les Carthaginois en des temps meilleurs (le taureau de Phalaris, par exemple, fut remis aux Agrigentins) : lesurplus échut au domaine de la République.

Destruction
de Carthage.

Mais la plus grande partie de la ville restait encore debout. Tout porte à croire que si Scipion avait voulu la conserver, il en aurait du moins porté la proposition formelle au Sénat. *Scipion Nasica*, de son côté, aurait parlé au nom du bon sens et de l'honneur : il n'en fut rien. Le

Sénat ordonna à son général de raser la ville propre de Carthage et la ville extérieure de Magalia, de raser toutes les cités restées fidèles à Carthage jusqu'à son dernier jour, de faire passer la charrue sur la place où naguère était debout la rivale de Rome, consommant ainsi sa ruine jusque dans la forme du droit, et de déclarer éternellement maudits et le sol et les champs, en telle sorte qu'on n'y vît jamais ni maisons ni moissons. Ce qui était ordonné s'accomplit. Pendant seize jours les ruines brûlèrent. Il y a quelques années à peine, quand on a fouillé dans le sol de Carthage, on les a retrouvées sous une couche de cendres épaisses de quatre à cinq pieds, entremêlées de fragments de poutres à demi carbonisés, de morceaux de fer rongés par la rouille et de balles de frondeurs. Là, où pendant cinq cents ans, a vécu, travaillé et produit l'actif, l'industriel Phénicien, les esclaves romains vont mener paître désormais les troupeaux des maîtres vivant loin d'eux sur la terre italienne ! Quant à Scipion, que sa noble nature n'avait point fait pour ce rôle de bourreau, il tressaillit d'horreur en contemplant son œuvre : au lieu de l'enivrement de la victoire, le pressentiment d'inévitables représailles dans l'avenir s'était saisi de lui !

Restaient à prendre les arrangements nécessaires pour l'organisation du pays conquis. On ne voulait plus, comme autrefois, récompenser le zèle des alliés de la République en leur abandonnant les possessions d'outre-mer. Micipsa et ses frères conservèrent leur ancien territoire, auxquels s'ajoutèrent seulement les districts du Bagradas et d'Empories, récemment enlevés à Carthage. Il leur fallut renoncer à l'espoir longtemps choyé d'avoir un jour Carthage même pour capitale : le Sénat ne leur fit présent que des collections de livres de la ville prise. Le territoire carthaginois, dernier domaine immédiat de la cité, ou l'étroite ligne des côtes africaines qui

La Province
d'Afrique.

regarde la Sicile depuis le fleuve *Tusca* (*Wadi-Saine* en face de l'île de *Galite*) jusqu'à *Thenae* (en face de l'île de *Karkénah*) est déclaré province romaine. A l'intérieur, où les entreprises de Massinissa avaient étroitement resserré l'empire de la république phénicienne, où déjà *Vacca*, *Zama* et *Bulla* étaient tombées dans les mains des Numides, Rome laisse à ceux-ci tout le pays par eux conquis. Mais en réglant avec un soin minutieux la ligne frontière de la province romaine et le royaume numide qui l'enveloppait de trois côtés, Rome témoignait assez qu'elle ne souffrirait pas contre elle-même les attaques qu'elle avait autorisées contre Carthage : elle donna le nom d'*Afrique* à sa nouvelle province, ce qui revenait à dire que la limite actuelle n'était rien moins que définitive. Un proconsul romain, résidant à Utique, eut le gouvernement du pays. Inutile d'établir la défense sur un pied régulier à la frontière : partout le désert séparait les alliés numides du pays habité. D'ailleurs les tributs et les impôts ne furent point pesants. Les villes, qui, dès le début de la guerre, s'étaient mises du côté des Romains — *Utique*, *Adrumète*, la *Petite-Leptis*, *Thapsus*, *Achulla* et *Usalis*, pour les places maritimes, et *Theudalis* à l'intérieur, — conservèrent leurs territoires propres et leurs libertés municipales ; il en fut de même de la cité récemment fondée des transfuges de Carthage. Quant au territoire immédiat, à l'exception d'un district abandonné à Utique ; quant au territoire des autres villes détruites, il est incorporé au domaine public, et comme tel il est loué à prix d'argent aux fermiers de l'État. Pour les autres villes et bourgs, elles sont de droit privées et de leur sol et de leurs franchises : jusqu'à nouvel ordre, pourtant, on les laisse à titre précaire en possession de leurs champs et de leurs institutions locales : en échange de la puissance du fond, appartenant à Rome désormais, elles

payent une rente annuelle une fois fixée (*stipendium*), qu'elles lèvent à leur tour sur tous les redevables au moyen d'un impôt particulier sur les fortunes. Mais ceux qui gagnèrent le plus à la ruine de la première place de commerce du monde, ce furent sans contredit les marchands romains. A peine Carthage réduite en cendres, on les vit affluer à Utique, et de là envahir tout le trafic de la nouvelle province et des pays numides et gétules, fermés jusqu'à ce jour à leurs entreprises.

A l'heure où tombait Carthage, la Macédoine disparaissait aussi du milieu des nations. Les quatre petites confédérations que le Sénat, dans sa sagesse, avait édifiées sur le sol de l'ancien royaume démembré n'avaient pu ni garder la paix entre elles, ni l'avoir à l'intérieur. On jugera de la situation par un fait, le seul dont le souvenir se soit par hasard conservé : un jour, à *Phacos*, tout le conseil de gouvernement de l'une de ces fédérations avait été massacré à l'instigation d'un certain *Damasippe*. Ni les commissions d'enquête envoyées de Rome (590), ni les arbitres étrangers, Scipion Emilien (603) et plusieurs autres, appelés sur les lieux par les Macédoniens, suivant l'usage des Grecs, ne purent rétablir les choses sur un pied tolérable. Mais voici que surgit tout à coup en Thrace un jeune homme se disant nommé *Philippe*, se donnant pour le fils de Persée, à qui d'ailleurs il ressemble d'une façon frappante, et de la Syrienne *Laodice*. Il avait, durant son enfance et son adolescence, vécu à *Adramytte*, où il gardait, disait-il, en lieu sûr, les titres et preuves de sa royale origine. Après une première tentative, non couronnée de succès, dans sa patrie, il s'était tourné vers le frère de sa prétendue mère, *Démétrius Sôter*, de Syrie. Il ne manquait point d'hommes ayant foi dans l'Adramyttien, et qui assiégeaient le roi, lui demandant ou de le réinstaller dans le royaume de ses pères, ou même de

La Macédoine.
Le faux Philippe-
Andriscos.

464 av. J.-C.
151.

lui abandonner sa propre couronne. Démétrius voulut mettre fin à cette folle aventure : il se saisit du prétendant et l'envoya à Rome. Le Sénat faisait de lui si peu de cas, qu'il le reléguait dans une ville italique, sans prendre la peine de le faire surveiller. Il s'enfuit, arriva à Milet, et y fut arrêté encore par les magistrats de la cité, qui en référèrent aux commissaires romains. Que devaient-ils faire de leur captif? — Laissez-le courir! leur fut-il répondu. C'est ce qui eut lieu. Aussitôt il s'en vint en Thrace chercher fortune. Chose étrange, il est reconnu et trouve appui, soit auprès des princes barbares *Térès*, mari de sa sœur consanguine, et *Barsabas*, soit même auprès des Byzantins, d'ordinaire plus prudents. Fort de l'assistance des Thraces, il pénètre en Macédoine. Battu d'abord, il remporte bientôt la victoire sur les milices locales dans l'*Odomantique*, au delà du *Strymon* : il est de nouveau victorieux en deçà du fleuve : toute la Macédoine est dans ses mains. Son histoire a beau n'être qu'un roman ; on a beau savoir que le vrai Philippe, fils de Persée, est mort à Albé, dans sa dix-huitième année ; que l'aventurier n'est rien moins que prince de Macédoine ; qu'il s'appelle *Andriscos* ; qu'il n'est qu'un simple foulon d'Adramytte : le peuple macédonien, avec ses habitudes et ses instincts monarchiques, sans se préoccuper longtemps de la naissance légitime ou non du prétendant, rentre à son appel dans l'ornière ancienne. Déjà arrivent tout courant des messagers de Thessalie : ils annoncent l'invasion de leur territoire par le Pseudo-Philippe. Le commissaire romain Nasica, envoyé de Rome sans un soldat, dans la croyance qu'il suffirait d'un mot pour faire avorter une usurpation insensée, se voit contraint d'appeler au plus vite les contingents de l'Achaïe et de Pergame, et de protéger la Thessalie, si faire se peut, avec les Achéens tout seuls ; puis bientôt le préteur *Juventius* arrive

(605?) avec une légion. Quoique inégal en forces, il attaque les Macédoniens, mais il est tué : son armée périt presque en entier, et la majeure partie de la Thessalie est occupée par *Andriscos*, qui y installe ainsi qu'en Macédoine le régime le plus arrogant et le plus cruel. Enfin une armée romaine plus forte, commandée par *Quintus Cæcilius Metellus*, entre en ligne : elle s'appuie sur la flotte de Pergame, et envahit aussitôt la Macédoine. Les Macédoniens sont vainqueurs dans une première rencontre de cavalerie : mais les dissensions et les désertions affaiblissent l'armée de l'usurpateur : il commet la faute de partager ses troupes en deux corps, d'en envoyer la moitié en Thessalie. C'était du même coup préparer aux Romains un triomphe facile et décisif (606). Philippe se réfugia en Thrace, chez un chef nommé *Byzès* : poursuivi par Métellus, après une seconde défaite, il fut livré.

Parmi les quatre fédérations macédoniennes, il en était qui ne s'étaient point volontiers soumises au prétendant et n'avaient cédé qu'à la force. Selon les errements de la politique antérieure de Rome, rien donc n'obligeait à reprendre à la Macédoine l'ombre d'indépendance qui lui avait été laissée après la bataille de Pydna. Mais le Sénat enjoignit à Métellus de faire une province romaine du royaume national d'Alexandre. A dater de ce jour, Rome évidemment changeait de système ; elle remplaçait les clientèles par l'assujettissement politique. Aussi la confiscation des quatre Ligues macédoniennes fut-elle ressentie dans tout le cercle des États patronnés comme une blessure commune. Pendant ce temps, Rome réunissait à la Macédoine les possessions d'Épire qui en avaient été détachées après les victoires sur les rois, les îles Ioniennes, les ports d'Apollonie et d'Épidamne (III, pag. 98, 368), auparavant compris dans les gouvernements d'Italie : en telle sorte qu'au-

149 av. J.-C.

Victoire
de Metellus.

148.

La Macédoine,
province romaine.

jour d'hui, à ce qu'il semble, la province nouvelle s'étend au nord-est jusqu'à Scodra, point où commençait l'Illyrie. Par l'effet de ces mesures, le patronage de la république sur les États grecs revint de droit au proconsul de Macédoine. Celle-ci retrouva son unité avec les frontières qu'elle avait eues au temps de ses prospérités, mais elle n'était plus un empire indépendant : simple province avec des institutions municipales, et aussi, tout porte à le croire, avec des institutions régionales, elle obéissait désormais à un gouverneur et à un questeur romains, dont on voit les noms inscrits sur les monnaies locales, à côté du nom du pays. L'impôt resta modéré, et tel que l'avait établi Paul-Émile (pag. 28) : 100 talents (160,000 *thalers* = 637,500 francs), annuellement payés et répartis entre les cités par sommes invariables. — Mais le pays, d'abord, eut peine à oublier l'ère glorieuse des anciens rois. Quelques années après la chute du Pseudo-Philippe, un autre prétendant, du nom d'Alexandre, et se disant, comme le premier, fils de Persée, leva l'étendard de la révolte sur les bords du *Nestos* (*Karason*) : en peu de jours il avait seize mille hommes autour de lui. Le questeur *Lucius Tremellius* eut facilement raison de l'insurrection, et poursuivit jusque chez les Dardaniens l'aventurier mis en fuite (612). Effort expirant de la fierté macédonienne et du patriotisme national, qui, deux siècles plus tôt, avaient entraîné ce peuple en Grèce et en Asie, et lui avaient fait accomplir tant de grandes choses ! Désormais l'histoire n'enregistrera plus rien de lui ; on sait seulement qu'il compte ses années obscures et inactives à partir de l'organisation définitive du pays dans la condition de province romaine (608). C'est aux Romains que revient maintenant la défense des frontières du nord et de l'est, la défense de la frontière de la civilisation grecque contre la barbarie.

142 av. J.-C.

146.

Ils n'y emploieront, disons-le de suite, que des forces insuffisantes et qu'une énergie inférieure à leur mission : c'est néanmoins pour satisfaire aux exigences militaires de la province qu'ils construisent la grande voie *Egnatienne*, laquelle, dès les temps de Polybe, partait des deux ports principaux de la côte de l'Est, Apollonie et Dyrrachium, et, traversant tout le massif intérieur, allait toucher à Thessalonique : plus tard même elle sera poussée jusqu'à l'Hébrus (la *Maritza*¹). La nouvelle province servira naturellement de base pour les expéditions contre les Dalmates toujours remuants, et pour celles plus fréquentes dirigées contre les peuples illyriens, celtiques et thraciens, campés au nord de la Péninsule. Ces peuples, nous aurons plus tard à les montrer dans un tableau d'ensemble (*infra*, ch. v).

Plus que la Macédoine, la Grèce jouissait des faveurs de la puissance dominatrice : les philhellènes romains pouvaient soutenir, non sans l'apparence de la vérité, que les dernières commotions de la guerre contre Persée s'y étaient apaisées, et qu'à tout prendre la situation y était en voie d'amélioration. Les agitateurs incorrigibles appartenant au parti le plus fort, *Lyciscus* en Italie, *Mnasippe* en Béotie, *Chrematus* en Acarnanie, l'ignoble *Charops* en Épire, celui à qui tout honnête Romain fermait la porte de sa maison, tous étaient descendus l'un après l'autre dans la tombe : une autre génération avait grandi, chez qui s'étaient perdus les anciens souvenirs et les anciennes haines. Le Sénat croyait le temps venu du pardon et de l'oubli général ; aussi ne fit-il point

La Grèce.

¹ Cette route était aussi celle du commerce entre les mers Noire et Adriatique ; c'est vers son point milieu que les vins de Corcyre se rencontraient avec ceux de Thasos et de Lesbos, et l'auteur pseudo-aristotélique du traité « *des choses merveilleuses* » en fait déjà mention. La même direction est encore suivie de nos jours : on va de *Durazzo* à *Saloni*, ue par les montagnes de *Bagora* (monts *Kandaviens*), voisins du lac d'*Ochrida* (*Lychnitis*), et par *Monastir*.